

Pourquoi crier: "SAUVE QUI PEUT!"

Tu ne tueras point?

LES PROHIBITIONNISTES VONT-ILS VIOLER CE PRINCIPE EVANGELIQUE COMME LES AUTRES?

A lire la presse ontarienne, le sentiment est très monté à-bas contre les prohibitionnistes, et en particulier les méthodistes, depuis le meurtre commis par le Rév. O. L. Spracklin.

Le "Saturday Night", la grande revue de Toronto, parlant du meurtre commis à Winnipeg sur la personne d'un agent prohibitionniste, se demande si ce n'est point là la réponse au meurtre commis sur la personne de l'aubergiste Trumble par le pasteur méthodiste de Sandwich.

Répondant à une revue puritaine, "The Christian Church", la même publication observe que, si l'on adopte le point de vue de cette dernière, à savoir: qu'il est permis de tuer pour faire observer la loi de prohibition, — il ne l'est pas moins permis pour faire observer la loi sur l'enlèvement de la neige et l'impôt sur le revenu, auquel se montrent revêches plusieurs bons puritains.

Mais le "Jack Canuck", dont on ne peut s'empêcher de louer la franchise, en n'endossant pas toutes les idées, publie un merveilleux article intitulé: "Minister or Gunman?"

Nous le résumons: "Nul ne peut servir deux maîtres: que le révérend Spracklin reste pasteur méthodiste ou qu'il s'intitule résoluement bandit. Il est écrit dans l'Evangile: "Tu ne tueras point." Appartient-il à un ministre de l'Evangile de violer aussi odieusement ce qu'il prêche? La réputation soulevée par ce meurtre d'un bout à l'autre de l'Ontario a démontré que le sentiment d'at-tout d'être unanime en faveur de la prohibition, qui n'est après tout qu'une loi somptuaire, une loi ayant pour objet d'empêcher le luxe et la dépense, et non une loi à laquelle sont liées les destinées d'un pays, Spracklin prétend qu'il était justifiable de tirer sur Trumble parce que celui-ci était armé; alors pourquoi Trumble n'aurait-il pas tiré sur Spracklin, également armé? Le tout est de savoir qui tirera le premier. Les méthodistes de l'Ontario se sont alignés derrière Spracklin. Sera-t-il permis aux méthodistes de gouverner plus longtemps cette province? On parlait avec mépris du Québec placé sous le joug des curés; est-ce que le joug méthodiste n'est pas cent fois pire?"

Anti-prohibitionniste depuis sa fondation, "L'Autorité" n'a cessé de signaler les abus de la prohibition à mesure qu'ils se produisaient. Elle a démontré que la prohibition permettait à un petit nombre de s'enrichir en vertu d'une contrainte imposée à la masse, contrainte dont celle-ci ne demandait pas mieux que de s'affranchir à prix d'or.

Aujourd'hui, un autre danger produit par la prohibition est l'abus des armes à feu. On nous rapporte que les inspecteurs de Me D. R. Murphy sont armés et qu'ils sont par trop disposés à se servir de leurs armes. L'un d'eux a déjà exhibé un revolver dans un magasin de vendeur autorisé, et bien que nous soyons peu disposés à favoriser ces lascars de vendeurs, nous ne voulons tout de même pas la mort du pécheur. Certains de ces inspecteurs ont un passé trop sujet à caution pour leur accorder une telle confiance, d'après l'opinion même de Me Murphy.

D'autres inspecteurs de Me Murphy se feraient un jeu, dit-on, de tirer sur les pneus des automobiles qu'ils soupçonnent de transporter de l'eau de feu et qui ne stoppent pas assez vite à leur gré.

Le sergent Birchall, de Walkerville, Ontario, a de la sorte expédié dans l'autre monde un nommé Laprot. Il expliqua que, voulant crever un pneu, il tira quelques pieds trop haut et creva un homme.

Il y a une "p'tite différence", selon l'expression populaire; mais dès qu'il s'agit d'une cause aussi sainte que la prohibition!

"L'AUTORITE".

Les liquidations par feux

—Vous verrez qu'il y aura beaucoup de feux cet hiver, après le Jour de l'An.

Cette phrase était prononcée cette semaine par un quidam rencontré dans la rue. Il continua:

—Nous aurons nombre d'incendies parce que les affaires sont mauvaises, vont de mal en pis... Rappelez-vous l'ancien temps... N'est-ce pas que ça flamait chaque hiver?... Ouh! je prévois beaucoup d'ouvrage pour nos pompiers après le Jour de l'An.

Puis il partit, me laissant à toutes les réflexions que je croirais opportunes.

Je ne manquai pas d'en trouver. Je me rappelle ces jours d'avant et d'après 1910, alors que par les froides nuits d'hiver le firmament s'embrasait soudain au-dessus de Montréal.

Série d'incendies qui se produisaient, comme nous l'avons dit, après les fructueuses ventes du Jour de l'An. Façon comme une autre, n'est-ce pas, de procéder à une avantageuse liquidation?

J'emprunte cette réflexion à l'ex-chef des pompiers Tremblay:

—Montréal dépense pour la protection contre les incendies dix fois plus que Paris, et par contre les dommages causés par le feu à Paris montent à dix fois moins qu'à Montréal... Allez-vous dire que dans la majorité des cas ici le feu n'est pas mis intentionnellement?...

Nulle démonstration plus patente de ce fait ne pouvait être apportée que par la diminution considérable dans le nombre des incendies au cours des années de prospérité que nous venons de traverser, vaches grasses qui menacent d'être suivies d'autant de vaches maigres.

Les compagnies d'assurance se préoccupent peu du nombre et de la valeur des incendies. Elles augmentent leur taux en proportion. Parmi les assurés les bons paient pour les mauvais.

Mais n'est-ce pas ainsi que cela se passe un peu partout depuis que le monde est monde?

FLAMBEAU.

Helfferich prone la faillite

Berlin, 3. — Prenant la parole au Reichstag, à l'occasion de la discussion des crédits, M. Helfferich déclare:

—En face de 100 milliards de dépenses, il y a juste 30 milliards de recettes.

"Notre situation est plus critique que si nous avions fait banqueroute. La banqueroute est, en effet, pour un débiteur criblé de dettes, un bienfait légal qui le libère de ses obligations.

La gauche proteste et crie: —C'est bien ce que vous désirez! —Non, répond M. Helfferich. La banqueroute ne délivrerait l'Allemagne que d'une faible partie de sa dette et, du reste, il faudrait continuer à payer l'Entente.

Mon film

Le Journal Officiel vient de publier la liste des messieurs et dames appelés à faire partie du "conseil supérieur des consommateurs".

Un de ces jours, les consommateurs supérieurs se réuniront dans un beau salon ministériel et se choisiront un président, lequel pourra porter le titre de "grand consommateur de France". Ce personnage prononcera un discours dont voici l'essentiel:

—Il est temps de lutter contre la vie chère... question vraiment sociale... le concours de nos compétences... suggestions précieuses... remédiées à un mal dangereux... bien public... dans l'ordre et dans l'avenir du progrès. Et maintenant au travail! [Vifs applaudissements.]

La séance est levée. Le jour même, la livre de beurre monte de trente sous.

A la dixième séance, l'unanimité se fait sur cette proposition du président:

—Sus aux mercantis!... Réclamons des sanctions sévères contre les spéculateurs!

Le jour même, un affameur millionnaire éclope de huit jours de prison avec suris et de 100 francs d'amende.

Troisième séance. Des vœux sont votés:

1o Consommateurs, consommez moins!

2o Producteurs, produisez plus!

Ce jour-là, tous les consommateurs ont eu un accès de colère et ont porté qui menaçait le ciel et on apprend que le chômage prend des proportions désastreuses.

Quatrième séance. Les conseillers supérieurs — plusieurs sont absents — abordent de front le problème économique. Aussitôt, ils se divisent en deux camps:

—Ne contrainsons pas le jeu de la loi de l'offre et de la demande. Le salut, c'est la liberté!

—Limitation des tarifs, contingents, contrôles sévères, police économique, rationnement général, l'Etat partout!

Les conseillers se séparent sans avoir pu voter le moindre vœu. Le jour même, la poule au pot monte d'un sou.

Cinquième séance. Le nombre des absents augmente. La discussion s'engage sur le régime douanier. Deux partis se forment:

—Vive le libre-échange! C'est la circulation des produits à travers les frontières qui provoquera la baisse... Les droits prohibitifs font le jeu des gros mercantis!

—Vive le protectionnisme! En fermant nos frontières aux produits étrangers, nous supprimons les importations qui font baisser notre franc... Vivons de ce que nous produisons nous-mêmes et nous reverrons les beaux jours où le franc valait vingt sous! Il n'y a pas d'autre remède à la vie chère.

Impossible aux conseillers de se mettre d'accord. Les arguments des uns sont aussi bons que les arguments des autres.

Ce jour-là, les tacots, qu'ils soient américains ou français, montent de 2,000 francs.

A la dixième séance, il n'y a plus que trois conseillers présents.

—Nous ne sommes pas en nombre, dit l'un d'eux.

—Si, répond un autre... Avec un mort, nous pouvons faire un bridge! Clément VAUTEL.

JUBILE LASSALLE

La représentation du 16 décembre au Théâtre National s'annonce comme devant être un succès dramatique sans précédent.

Pour éviter à son camarade Lassalle un surcroît de travail, Fernand Dhavrol s'est généreusement chargé de la direction artistique de cette soirée. C'est, assez dire que "Les Ouvriers" et "Ruy Blas" seront représentés avec un soin des plus minutieux.

L'interprétation de ces chefs-d'œuvre sera certainement à leur hauteur. Dans "Ruy Blas", Madame Madeo Ditta, la charmante et talentueuse artiste, sera un Béne idéal. L'acteur Charles Schaubert, au tempérament sensible et puissant, a toutes les qualités pour jouer Ruy Blas. Lassalle fera un Don César de Bazan de belle allure et nous verrons dans les rôles de tout second plan Gustave Scheier, qui modestement, à bien vouloir rendre un hommage de confraternel à son ancien camarade de Paris, ainsi que Fernand Dhavrol et d'autres encore.

Dans la pièce "Les ouvriers", la sympathique Madame Eugène Lassalle jouera le rôle de la mère et le professeur Georges Landreau, celui du fils. Le rôle d'Hélène sera interprété par Mlle Viola Delisle, une brillante lauréate de Conservatoire.

Le professeur Lassalle paraît dans les deux pièces et dans deux grands rôles.

C'est chez Archaubault que l'on peut se procurer les billets qui restent encore.

Bravo, Asselin!

"L'Autorité" applaudit "des deux mains" à la nomination au grade de commandeur de la Légion d'Honneur de notre ami le major Olivar Asselin.

Napoléon n'avait originairement créé la Légion d'Honneur que pour les guerriers, et s'il est un "batailleur" sur terre, c'est bien le major Asselin!

D'autres octrois de décorations ne sont pas aussi judicieux: nous faisons néanmoins exception pour le major Charbonnel.

Ce n'est pas ainsi que nous éviterons la crise; au contraire, c'est plutôt ainsi que nous la précipiterons

Gardons notre sang-froid, plutôt que de crier que tous les négociants sont en faillite

C'est une panique. Tout le monde est devenu prophète. Et prophète de malheur.

On n'entend plus, dans les maisons, dans les bureaux, dans les cafés ou dans la rue, que ce mot, ce mot fatidique tant et tant répété qu'il en est venu à nous percer désagréablement le tympan:

— La crise!... La crise!... La crise!... Sûrement que nous passons par une dépression. Mais encore ne faudrait-il pas l'accentuer à plaisir.

Elle était à prévoir d'ailleurs. Pensez-vous que nous pouvions continuer éternellement à "faire du 100 milles à l'heure"?

Il faut modérer la vitesse de son auto dans les courbes, et nous sommes dans une courbe, voilà!

Ce n'est pas à dire que nous soyons déjà tous renversés cul par-dessus tête.

Certes, plusieurs ont déjà accompli de mauvais virages, ont capoté et ont pris le clôt.

D'autres les suivront. Mais les têtes froides, solides, positives, resteront sur leurs épaules.

Du reste, nous voyons encore là l'intervention de cette justice immanente d'ici-bas.

Les premiers à faire le "looping-the-loop" sont les profiteurs, exécrables sangsues surgies pendant la guerre.

Allons-nous pleurer sur leurs malheurs comme les Juifs pleurent sur les ruines du temple de Jérusalem? Non, héin!

Avec leurs profits scandaleux, ils ont acheté autant de marchandises qu'il était possible, dans l'espérance de vendre plus haut, toujours plus haut...

Crac! Entendant parler partout de grèves, de plus hauts salaires, de plus hauts ci, de plus hauts ca, le public a décidé de faire sa grève à lui.

Il n'a plus acheté. Et quelle culbute, mes amis! Les profiteurs du sucre, de la fourrure, du cuir et de la chaussure ont été les premiers à vider les sièges.

Mais cela ne veut pas dire que tous les manufacturiers, marchands, négociants de toute catégorie, qui n'ayant réalisé que des profits raisonnables, n'ont pas subi cette tentation d'accumuler des stocks, vont aussi faire faillite.

Non! Dépression dans les affaires? Oui. Crise? Pas encore, si nous restons avec fermeté au volant, au lieu de crier panique.

S'il fallait en croire les rumeurs, pas un marchand de la rue Sainte-Catherine, pour ne mentionner que cette artère, qui ne serait déjà sur les contours de la faillite ou en pleine liquidation.

Décidément, c'est une folie! Et lorsque tout le monde se met à clamer que tout va mal, n'est-ce pas déjà un signe avant-coureur que ça va changer et pour le mieux... de même qu'un optimisme général est le signe précurseur d'une débâcle.

Le jour où la population de Montréal sembla unanime — moins quelques sages — à croire que l'immeuble allait monter jusqu'au ciel, ce jour-là l'immeuble croula et joncha le sol de ses débris. Depuis 1913 ils y sont demeurés gisant.

Cessons donc de crier: "Sauve qui peut!" Le plus dangereux de la course sera bientôt franchi, s'il ne l'est déjà. D'ailleurs, ce ne sont pas ceux qui lâchent le volant qui s'en tirent d'ordinaire sains et saufs.

"L'AUTORITE".

Initiale qui intrigue

A QUI APPARTENAIT CETTE BOULE DE QUILLES TROUVÉE PRES DU CADAVRE DE BLANCHE GARNEAU?

(Du cor. rég. de "L'Autorité")

Québec, 3. — Si les assassins de Blanche Garneau, cette malheureuse jeune fille trouvée morte dans les buissons, après avoir été violée, sont jamais découverts, le mérite en reviendra bien pour la forte part au "Franc-Parleur", hebdomadaire québécois qui, à l'instar de "L'Autorité", est un journal de combat.

Le "Franc-Parleur", poursuivant sa campagne, arrive, dans son dernier numéro, avec une nouvelle découverte. Après avoir relaté, sans qu'aucun démenti ne lui ait été opposé, que tout à tour un livret de banque, une épinglette et un bouton de manchette étaient disparus avant d'être produits à l'enquête, le "Franc-Parleur" signale qu'une bille de quilles a aussi été trouvée près de l'endroit où gisait le cadavre.

M. Raoul Clavet, professeur de piano, 90, rue Massue, décrit ainsi cette bille: en caïac, presque neuve, de 6 à 7 pouces de diamètre, et portant, peinturée en rouge, l'initiale M.

Où est cette bille? Comment a-t-elle été transportée là? Ce ne peut être par la rivière, le bois de caïac, trop lourd, ne flottant pas. Il faut qu'elle ait été jetée là par quelqu'un. Or, certains joueurs de quilles ont leurs propres billes. Et lorsque l'on songe que le rapport du médecin ayant opéré l'autopsie conclut à la mort par un instrument contondant, il importe d'autant plus de connaître quel pourrait bien être le M possesseur de cette boule de quilles.

Faisons place au bilinguisme

UN ANGLAIS M. HENRY MILES, VEUT QUE LES CANADIENS-FRANCAIS PUISSENT ETRE ENTENDUS ET COMPRIS

La Commission du Tarif vient de passer dans le comté d'Essex, Ontario, Or, à Windsor et aux alentours habitent des milliers et des milliers de Canadiens-français. Comment ceux-là aussi, à part ceux de la province de Québec, ont-ils pu faire entendre leurs suggestions à cette Commission nommée pour écouter? puis-je aucun des membres d'icelle n'est réellement familier avec notre langue?

Dans son numéro du 27 novembre, "L'Autorité" signalait l'article publié par M. Henry Miles, député de Saint-Laurent à la Législature, dans son périodique, le "Montreal Pharmaceutical Journal", sur l'anomalie de cette Commission unilingue. Les principaux passages de l'article se lisent comme suit:

"Fait patent, c'est que tous les membres de la Commission sont canadiens-anglais. Le gouvernement fédéral a sûrement commis une erreur en agissant de la sorte à l'égard de la province de Québec. La grande habileté du président de cette Commission (sir Henry Drayton) ne saurait être mise en doute, mais le fait n'en demeure pas moins que parmi ses membres aucun n'est réellement familier avec la langue française. Et il y a une différence entre parler d'affaires avec un homme dont le français est la langue maternelle ou qui en a acquis une connaissance approfondie — et avec un homme qui n'en a qu'une connaissance superficielle.

"Changez les rôles. Qu'arriverait-il si le gouvernement envoyait dans l'Ontario une commission dont les membres ne pourraient comprendre l'anglais ou du moins toutes les propriétés de cette langue? Oui, qu'arriverait-il?"

"Ici, à Montréal, le gouvernement a envoyé l'hon. M. Biondi, tentant de réparer dans une certaine mesure l'erreur commise. Mais à Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières, on a vu des Canadiens-français s'adressant à une Commission qui n'entendait pas leur langue, ou s'essayant dans la langue anglaise avec une difficulté qui a sans doute fait souffrir ces messieurs les commissaires.

"Sir Hornisdas Laporte, ou un homme de ce calibre, dans la Commission, lui eût donné un autre aspect dans cette province. Pourquoi aussi le gouvernement n'appelle-t-il pas à son aide, dans les questions commerciales ou industrielles, ces hommes d'affaires, certes beaucoup plus au courant, plutôt que de se limiter aux membres du cabinet?"

Semblable article, écrit par un Anglais, n'est-il pas un réel témoignage de sympathie envers les Canadiens-français? C'est pourquoi ce témoignage, nous avons cru devoir l'enregistrer.

LES KIWANIS SONT CONTRE LA SYPHILIS

IL EST RESOLU que le Club Kiwanis de Montréal exprime, au département de la Santé Publique de la province de Québec, son appréciation des mesures pratiques récemment adoptées pour combattre l'extension des maladies vénériennes dans la province de Québec, aussi de l'institution le dispensaires gratuits et de sa campagne de saine éducation du public.

IL EST DE PLUS RESOLU que les membres de ce Club soient priés de coopérer avec le département de Santé dans les diverses mesures pour la réussite desquelles l'appui des citoyens est requis.

(Adopté à l'assemblée du Club Kiwanis de Montréal, le 25 nov. 1920.) (Signé) F. E. CORNELL, Sec.

Un duo de crampons

Le procureur général de la province de Québec a refusé d'intervenir en faveur de MM. Mareil et Verville, ces deux commissaires de la Ville de Montréal menacés de disqualification.

Parlons que ces deux cumulards s'accrocheraient tout de même sans vergogne à leur salubrité!

HAUT LES AILES!



MISS MARIE APEL, artiste anglaise qui consacre ses talents en sculpture à la glorification de Guynemer

Les Artisans et M. Gauthier

ILS LUI PREPARAIENT UN BEAU CHARIVARI A SAINT-HYACINTHE

(Dépêche spéciale à "L'Autorité") Saint-Hyacinthe, 3. — Il semble bien que le bluff de l'entrée dans le ministère de notre député, M. L.-J. Gauthier, ait été déjoué. Du reste, vous figurez-vous la dégelée qui l'attendait ici? Déjà notre maire, M. Bouchard, qui nourrit un chien de sa chienne contre M. Gauthier, s'appretait à lui lancer ce dogue dans les jarrets, et Damien est un maître-piqueur.

Les gens de Saint-Hyacinthe et de Rouville hostiles à l'entrée de M. Gauthier dans le ministère, — et dans les comtés de Saint-Hyacinthe et Rouville ils se chiffrent à quelque chose comme 90 pour cent, — étaient pour recevoir un appui dont ils jouvaient à la rigueur se passer, mais qui n'en aurait pas moins mis dans une plus triste lumière encore notre représentant.

Figurez-vous que les Artisans canadiens-français de Montréal — je vous le confie sous toutes réserves bien que je tiens de quartiers d'ordinaire bien informés — étaient pour venir en corps à Saint-Hyacinthe faire le plus beau charivari du monde à leur ancien président.

Bannières au vent, enseignes déployées, c'eût été un curieux spectacle que de voir les Artisans conspuer leur ancien président, comme les électeurs de Saint-Hyacinthe et de Rouville se préparent à conspuer leur député à la prochaine occasion à eux offerte.

Autour d'un cadavre

Athènes, 3. — La question de l'héritage du roi Alexandre, en dehors de la succession du trône, semble devoir amener des complications inattendues. Avant-hier, l'avocat de Mme Manos avait demandé au juge la levée des scellés apposés sur les appartements royaux en donnant pour raison qu'elle était héritière légitime du roi défunt, à la suite du mariage contracté et en raison de sa prochaine maternité.

Aujourd'hui Me Koutsoyandis, agissant au nom de l'ex-roi Constantin, a demandé au président du tribunal de surseoir à l'exécution de la requête de Mme Manos afin de donner à son client le temps de formuler une opposition régulière. Il a déclaré que l'ex-roi Constantin compte soutenir la nullité du mariage du défunt roi avec Mlle Manos et que celle-ci ne peut donc émettre aucune prétention sur l'héritage qui doit revenir entièrement au père et aux frères du défunt.

Cette démarche de l'ex-roi provoque de nombreux commentaires dans tous les milieux juridiques et l'on prévoit qu'elle suscitera des incidents intéressants. Une première difficulté résultera de la signature de l'ex-roi. Une seconde difficulté provient du fait que le roi étant chef suprême de l'Etat au nom duquel est rendue la justice, il ne peut pas recourir aux tribunaux.

Si Constantin donnait suite à son projet, il signifierait lui-même qu'il reconnaît ne plus être roi de Grèce. Par contre, si les tribunaux reconnaissent la validité du mariage, on se demande alors quelle serait la situation dynastique de l'enfant de Mme Manos.

Dreux, dors en paix! Changements dans les cours criminelles

Le bon poète Dreux va pouvoir jouir en toute tranquillité de ses lauriers. Ayant lécher le prix de poésie (\$100.00, c'est quelque chose, même pour un poète), il sera à l'abri des attaques de son confrère Albert Lozeau, de même que des coups d'encensoir à lui assésés en plein visage par l'ex-colon de l'Abitibi, Ubald Paquin.

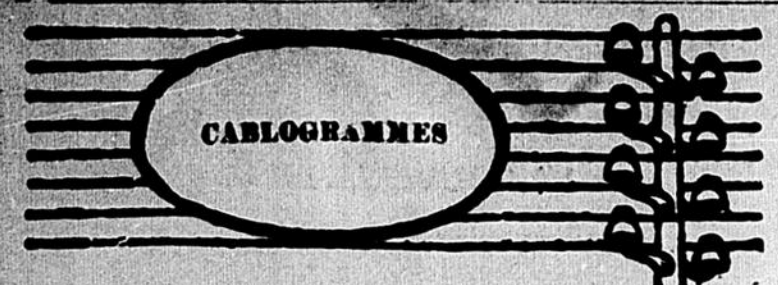
Les cailloux du poète et les fleurs de l'ex-colon lui étaient également dommageables. Pendant que l'Université McGill et l'Université de Toronto recevaient chacune \$1,000,000 du Fonds Rockefeller; que l'Université d'Halifax et l'Université de Winnipeg en recevaient chacune \$500,000, l'Université de Montréal, eMe, empochait la minime prébende de \$25,000.

Pourtant, M. A.-P. Frigon les autres.

Ohé, M. Frigon!

Le nouveau greffier de la cour d'assises fut aussi maître de la ville de Pointe-aux-Tremblais.

aurait dû être là, lorsque passa la manne. Mais il a tant de choses à voir pour lui-même, M. A.-P. Frigon, qu'il n'est pas toujours là, M. Frigon, quand il devrait y être pour les autres.



Le drapeau des Soviets

Copenhague, 3. — De l'Agence Union : Tchitcherine a lancé un radiotélégramme adressé aux gouvernements du monde entier pour les informer officiellement que le drapeau russe national sera de couleur rouge, avec, dans le haut, les lettres R.C.F.C.R. en or. Le pavillon naval sera un étendard rouge avec une ancre bleue vers le milieu et une étoile à cinq pointes avec les lettres R. S. F. S. B. reliées par des anneaux.

Tchitcherine termine son télégramme en prévenant que, dans un avenir prochain, tous les gouvernements recevront le modèle du nouveau drapeau.

L'Entente en danger

Londres, 3. — L'amiral sir Charles Dundas, secrétaire de l'Association de Grande-Bretagne et de France, qui, dans un discours prononcé vendredi à Oxford, a jeté un cri d'alarme sur la nature des relations franco-britanniques à l'heure actuelle, a fait au correspondant du "Matin" à Londres la déclaration suivante :

— Voyez nos efforts pour la restauration de vos villages dévastés, de votre splendide cathédrale blessée de Reims, et ne les découragez pas. N'oubliez pas que le peuple britannique, dont toutes les sympathies vous sont acquises, n'a rien à voir avec les questions qui ont causé tant de mécontentement en France. Notre gouvernement ne consulte jamais la population du pays et, seule, la Chambre des communes peut parfois exprimer une opinion, mais là encore les membres sont les esclaves des chefs de parti. Le pays est dirigé par un gouvernement que le peuple ne peut pas renverser avant qu'il ait décidé de s'en aller de lui-même.

— Aussi j'implore votre pays de ne pas blâmer le peuple britannique, qui est innocent de ce que décident des ministres tout puissants.

— Que nos buts soient différents des deux côtés de la Manche, cela est tout naturel, mais il ne faut pas y chercher une cause de discorde. Je suis persuadé que si nous faisons preuve de circonspection et que si nous nous attachons à mieux nous comprendre, nous découvrirons bientôt que notre idéal est le même et nous continuerons à être dans l'avenir des amis solidaires et inséparables dans l'intérêt de la paix, de la liberté et de la justice.

Le "plan" bolchevik

Helsingfors, 3. — J'apprends de source digne de foi que Lénine a expliqué les faits et les objectifs du bolchevisme à certains visiteurs sympathiques dans les termes suivants :

Je considère la révolution russe, non pas comme une fin en elle-même, mais comme un premier pas vers la révolution universelle. La question est celle-ci : comment ferons-nous éclater une révolution prolétarienne dans l'Europe occidentale ?

Nous devons attaquer la France et la Grande-Bretagne par leurs colonies et leurs dépendances. En ce qui concerne la France, par une propagande judicieuse dans l'Afrique du Nord et, dans le cas de la Grande-Bretagne, par une propagande semblable dans l'Inde.

Nous travaillons déjà puissamment dans ces deux directions. L'échec que nous venons de subir en Pologne rend d'autant plus nécessaire notre réussite dans un avenir prochain pour conserver notre prestige à l'intérieur et dans l'armée rouge.

Le succès mettra le monde entier à nos pieds. Nous détruirons la paix de Versailles et nous remplacerons la domination de l'Entente par le gouvernement du prolétariat dans le monde entier.

Une Pologne indépendante est très dangereuse pour nous. Le régime polonais est tout à fait opposé à notre organisation soviétique.

L'établissement d'un "régime bourgeois" permanent dans le sud de la Russie serait également dangereux. Par conséquent, nous devons faire tous nos efforts pour écraser Wrangel : le tour de la Pologne viendra plus tard. Pour le moment, la Pologne est un mal qui n'est pas sans avoir ses avantages, puisque, tout qu'elle existe, nous pouvons compter sur les Allemands. L'Allemagne hait la Pologne : elle s'unira à nous pour la détruire.

Je n'aime pas les Allemands, mais il vaut mieux se servir d'eux que de les insulter. Bien que battus, ils peuvent encore nous servir. Ils sont nos alliés naturels car, par leur résistance passive à l'exécution du traité de Versailles et par leurs agissements secrets contre ce traité, ils créent et maintiennent en Europe un état d'insécurité et d'agitation qui est la meilleure atmosphère pour propager notre révolution des ouvriers.

D'autre part, la France est notre plus grande ennemie, car elle emploie toutes ses forces à stabiliser l'état de choses en Europe.

En Italie, nous pourrions faire éclater la révolution quand nous le voudrions, mais là aussi, nous devons travailler de concert avec les Allemands, qui ont leurs propres organisations et leurs propres moyens d'influence, spécialement dans les questions bancaires et commerciales. Leur plan est basé sur la nécessité de tenir autant que possible l'industrie italienne sous la tutelle allemande.

Par-dessus tout les Allemands sont nos auxiliaires parce que leur espoir d'échapper aux clauses pénales du traité de paix repose sur leurs desseins de causer du désordre et de l'agitation, afin de tirer profit de la confusion générale qui s'ensuivra. Ils cherchent la revanche et nous la révolution. Pour le moment, nos intérêts sont identiques. Ils divergeront et les Allemands deviendront nos ennemis seulement quand la question se posera de savoir si sur les ruines de la vieille Europe on fondera une nouvelle hégémonie allemande ou une fédération communiste.

Camouflage boche

Berlin, 3. — La "Gazette Populaire de Leipzig" rapporte que l'organisation militaire secrète, l'Escher Reich, s'est également installée à Leipzig où, malgré les démarches qui ont été faites à différentes reprises auprès du ministre de l'Intérieur Kuhn, le gouvernement n'est pas encore intervenu pour mettre fin aux agissements, contraires au traité de paix et à la convention de Spa, de l'Orgesch. Le comité directeur de l'Orgesch est composé uniquement d'anciens officiers et d'étudiants pangermanistes.

Les délibérations de l'Orgesch ont lieu quotidiennement dans une villa de la banlieue de Leipzig. Des listes de mobilisation ont été établies, indiquant comme point de rassemblement le camp militaire de Selthain, où sont rassemblées d'importantes quantités d'armes, de munitions, de denrées alimentaires et d'outils de tranchée.

Les forces de l'Orgesch en Saxe se développent et leurs effectifs correspondraient à deux corps d'armée sur le pied de paix. Plusieurs sociétés sportives sont rattachées à l'Orgesch, qui a à sa disposition un certain nombre d'avions d'observation et de bombardement.

Victime de sa bombe

Milan, 3. — A Veronne, pendant le défilé d'un cortège patriotique en vue de la célébration de la Victoire, une colonne de manifestants se dirigea vers l'hôtel de ville pour faire descendre le drapeau rouge, que la nouvelle administration socialiste y avait placé. Des fenêtres de l'hôtel de ville, des coups de feu furent tirés sur les manifestants, qui envahirent l'édifice.

Dans une des salles de l'hôtel de ville était assis le conseiller municipal et député socialiste maximaliste Scarbello, ancien mécanicien de chemin de fer. A un moment donné, il se leva brusquement et heurta une porte et fit ainsi éclater une bombe qui était dissimulée dans sa poche. Il a été grièvement blessé, ainsi que deux autres conseillers qui se trouvaient à proximité. M. Scarbello est mort pendant son transport à l'hôpital.

La tragédie Irlandaise

L'OPINION D'UN FRANÇAIS ANTI-IRLANDAIS, M. R.-C. ESCOFFLAIRE, SUR LE MOUVEMENT DU SINN-FEIN.

Les événements qui se déroulent en Irlande occupent de plus en plus l'attention mondiale.

Auparavant, il n'y avait peut-être que les Etats-Unis qui suivissent d'un peu près le mouvement du Sinn-Fein ; aujourd'hui, en France, en Italie, au Canada, ailleurs encore, le problème est devenu de troublante actualité et deux courants se dessinent, l'un pour les Irlandais, l'autre contre.

Un auteur français, M. R.-C. Escofflaire, qui n'a pu pardonner aux Irlandais leur soulèvement de Pâques 1916, en pleine guerre, qualifié par lui de coup de couteau dans le dos des Alliés n'est pas tendre dans les conclusions de son livre : "L'Irlande ennemie" pour les Sinn-Feiniers.

Nous enregistrons son opinion, réservant à nos lecteurs, pour un avenir rapproché, d'autres opinions moins défavorables à la cause irlandaise :

"Il y a dans cette malheureuse querelle un contraste aigreur. Les Irlandais, d'esprit dogmatique, ne veulent pas sincèrement une solution conciliante; les Anglais n'ont jamais l'air de s'en douter, et se font encore des illusions qui seraient dangereuses si l'Ulster ne les rappelait à la réalité."

"Parlez de l'Irlande dans un salon de Londres, même aux heures où Paddy se permet les pires révoltes, vous n'entendrez pas de paroles de haine, mais une indulgence qui étouffe. John Bull se frappe même à la poitrine et reconnaît humblement qu'il n'a jamais pu gouverner ce peuple à proprement parler. Mais la vraie mentalité irlandaise lui est si étrangère qu'il rêve encore de tout accommoder par la logique et le bon sens. Il croit à tout, et il le croit : "Tout va s'arranger, les Irlandais ne peuvent vraiment être à peu raisonnables qu'on le dit."

"Qu'avons-nous à voir dans ces choses-là, et nous regardent-elles ? L'Irlandais a été l'un des premiers à présenter ses revendications comme une question internationale ; il nous donne donc le droit de le juger. Il a fait grand cas et tiré grand parti des sympathies étrangères et serait malvenu de se plaindre si nous demandons à vérifier ses titres et références."

"Par dessus tout, en fait de sympathies étrangères, Paddy est très fier d'être soutenu par son oncle Sam et ses cousins coloniaux. Au fond, le fait que les Irlandais d'Australie ou d'Amérique épousent la querelle de leur ancienne patrie est trop naturel et n'aurait pas grande importance morale, si tout cela n'alimentait de plus elle les légendes et les mystifications. "On reproche souvent à l'Anglais, si heureux et si habile dans d'autres colonisations, d'avoir échoué dans celle-ci. Mais le fait qu'il ait réussi partout ailleurs ne montre-t-il pas qu'il n'est pas le plus responsable du gâchis irlandais ? Mathew Arnold se plaignait de ce travers britannique, selon lui le plus sérieux obstacle à la bonne entente entre les deux îles : l'habitude d'adopter un point de vue conventionnel, de s'en contenter et de supposer aussitôt que les autres doivent s'en contenter aussi. Soit : mais pourquoi sacrifier des principes et les pratiques de gouverne-

La Chine dans son jus

Empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Aucune vision de la Chine n'est plus saisissante que celle qui s'offre en débarquant à Canton. L'homme ici est tout. Ses œuvres seules comptent. La société qu'il a formée est plus forte que la nature, et celle-ci est tropicale. Du premier coup on se sent immergé dans un océan humain, dans l'océan chinois que l'on retrouvera partout pareil. Les torrents d'humanité qui ruissellent sans fin dans ces étroits rues glabres coulent pareils et aussi rapides dans toutes les villes de l'immense empire, sous l'aigre bise du Nord comme sous ces chaudes exhalaisons fécondantes ; et c'est partout le même fourmillement hallucinant, plus impressionnant encore que le pulullement hindou et les folles végétations des zones torrides, parce que c'est parfois en dépit des conditions naturelles, sur une terre rongée jusqu'au sous-sol par l'effort d'innombrables générations, dépuillée de tout bois, cultivée jusque dans ses derniers parcelles, épuisée de sève, que l'homme s'est ainsi multiplié.

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuculations pareilles de leurs scintillants bras multipliés. C'est partout le retour hallucinant de l'accablante uniformité chinoise, grouillante et immobile, la répétition indéfinie, comme en rêve, des mêmes formes banales et biscornues. Car elles se ressemblent toutes : nulle invention, nulle variété : les deux comme les hommes semblent frappés en innombrables exemplaires pareils par un même morne balancier dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le nombre seul compte, et son énormité à la lettre ahurit autant que cette uniformité accable. Tous ces temples, toutes ces maisons, toutes ces foules sont le même temple, la même maison, la même foule renaissant sans fin ; au tournant d'une rue, c'est la même rue qui recommence ; on a l'impression exécrante d'enfiler éternellement les mêmes couloirs, comme dans un cauchemar, de retomber éternellement dans les mêmes labyrinthes où mystérieuses, on voudrait fuir. On ne peut. Partout la même foule de fantômes monotones s'écroule sur son passage, otaquée de silence, sur ses pieds mous, ses pantoufles feutrées, jaunes et moites et chargée de mystère...

Mais à Canton l'oppression (physique de cette foule et son mystère accablent. Ses étroites ruelles, étroites comme des couloirs, étouffées de nattes tendues contre le torréfié soleil, sont fades d'humanité. Leur chaude odeur musquée échoie moins que le froissement continu des luisants torsus nus, des molles chairs noies serrées. Ballotté par cette marée humaine où l'on prend pied, on erre stupéfié dans cette foule, sous les flamboyantes enseignes innombrables aux scintillants caractères d'incantation, le long des façades dorées dont les sculptures biscornues multiplient au-dessus de la foule d'autres foules. Nulle part l'œil ne peut se reposer, échapper à l'hallucinante sensation du pulullement et de la multiplication indéfinie. L'on cherche vain un espace libre, une rue calme ; de partout dégorgeant les mêmes flots.

Et partout la même fébrilité chinoise, les mêmes ordures. Elles s'épandent près des soies empoussiées, des porcelaines, les bronzes et des merveilles l'art qui disant l'infini raffinement de cette civilisation, partout s'entassent les étranges nourritures de cette race, les cochons de lait, les chiens et les rats laqués, les canards renversés, les immondices confitures de chenilles et d'araignées, les pâtisseries visqueuses, les mangues et tous les fruits violemment parfumés des tropiques, qui versent dans l'air comme des relents la décomposition. Chaque pays a son odeur caractéristique : celle de la Chine est faite des effluves qui montent des bouges d'opium, des pcurritures du sol, mais surtout d'une fébrilité universelle, celle de l'engrais humain. A chaque instant il faut se garer ; d'énormes seaux remplis de ces matières circulent perpétuellement dans les rues ; ils tremblent au bout des perches de bambous balancées sur les pas des coolies sautillants font les cris rauques annonçant inutilement le passage évité de loin par ces puants éblouissants.

La nausée soulève le cœur, le dégoût finit par l'emporter sur la curiosité. On voudrait sortir, ne fût-ce qu'un instant, la tête foule moite et de ces odeurs. On cherche la rivière comme la bouffée d'air d'une fenêtre ouverte dans une salle

empuanti. Elle est pareille à ces rues et pue comme elles. Elle n'est qu'une autre ville mouvante, plus dense encore. Elle charrie avec ses jonques, ses sampans grouillants d'humanité les mêmes immondices et les mêmes fécules. On se réfugie dans les temples. Un même pulullement y habite. Dix mille idoles dorées y fourmillent dans l'ombre chaude, et dix mille fois répètent le rictus invariable de leurs glabres faces lunaires, cent mille fois les gestuc